

Paul Daïan

Le ciel et ses yeux obliques

traduit du roumain par Ed Pastenague

Né en 1954, en Transylvanie, Paul Daïan (le pseudonyme littéraire de Sergiu Filip) a fait de tout dans sa vie : électricien, balayeur, croque-mort, gérant d'immeuble, imprimeur, décorateur de vitrine, etc. Y compris dissident à l'époque de Ceausescu, lorsqu'il s'est enchaîné au grillage de l'Union des Écrivains pour protester contre la Censure. Qualifié de fou, il n'a écopé que de... trois mois de prison fermes. Mais à partir de là, le poète devient un pilier des hôpitaux psychiatriques. Il est vrai qu'il a à son actif pas moins de 14 tentatives de suicide. Dans la lignée de Virgil Mazilescu, il fait partie de ce qu'on a appelé en Roumanie les « poètes de l'échec ».

C'est seulement après le changement du régime qu'il explose et impose sa poésie qui est de plus en plus appréciée par la critique.

Ed P.

LE CIEL ET SES YEUX OBLIQUES

mon Père était boucher et jamais son uniforme blanc
n'était sale ou taché de sang il était
parmi les derniers artisans de sa génération et
il avait appris son métier
à Cluj pendant la guerre de son père qui
avait été le plus grand boucher de tous les temps
mon Père était grand, costaud, blond aux yeux verts
il tuait un bœuf de deux coups de masse.
Il avait sacrifié 16 444 bovins, 29 566 porcs
1 871 chèvres, 9 004 moutons et aucun agneau.
il était surnommé Basile le Théologien
il ne supportait pas le vin rouge et ne coupait jamais le pain
avec le couteau, il le rompait de ses mains.
un dimanche vers midi pendant qu'il promenait
son petit-fils dans le Zoo au niveau
de la cage du tigre sibérien il a fait un infarctus
et il en est mort, il avait 51 ans et auparavant
il avait l'habitude de dire que la Mer Rouge
est rouge parce qu'il s'était lavé les mains dans ses eaux
et si je fais encore une tentative de suicide il va me tuer
de ses mains comme on tue un agneau.
parfois je le vois en rêve mais seulement de dos
il est assis sur une pierre et parle à un bébé tigre
qui lui lèche les pieds.

depuis que l'automne est arrivé
je me suis enfermé dans ma chambre pour boire
c'est un exercice culturel
une technique de grand professionnel
boire quand toute la maisonnée dort
je ne peux le dire qu'à toi
seulement à toi je peux demander
la médiocrité comme une chemise
tantôt rouge tantôt noire
ébranlante

je suis un homme vespéral
et je crois à la circoncision
mais quand je dois choisir
entre fermer et ouvrir
avec un adverbe,
le poème sur la douceur
de l'animal de lait,
alors brusquement
la surface qui sépare le fou de cases blanches
du fou de cases noires me colle à la figure
si fort que
la loi chimique de l'attouchement
devient la loi morale
de la séparation absolue

je suis un homme vespéral

je te regarde tous les jours comme tu frappe
ta tête contre les murs
comme tu écrase tes mains
parce que tu n'as plus rien tuer
plein de sang les yeux exorbités
tu hurles vers le ciel comme un animal
tu lui jettes en face à l'Ébranleur
sexe couteau et cerveau
je te regarde tu me fascines
je veux te ressembler et je te procure
des victimes
aujourd'hui je t'ai vu pour la première fois
comme tu te signais des deux moignons
et j'ai compris que si tu ne te tues pas, tu deviens fou.

j'ai crié : mord ta langue
mord ton cœur
plante tes crocs dans ta chair
et je vais t'appeler

je vais te regarder tous les jours

si derrière la porte sache-le
la plaine la forêt les monts ou la mer
sont plus lourds que le ciel
le bleu où les étoiles
lâchent leur peau pourrie
se trouve plus haut que le regard fixe
sur le blanc du mur dans le mur
le voyageur à travers la vie avec les armes
du voyageur total pose dans le métal
de ses armes des mots et dans les mots
des portes noires s'ouvrent plus
qu'une porte ne peut s'ouvrir
une porte encore
malcomprise

lorsque vous allez comprendre
tout se sera déjà passé
sur le plus haut plateau du monde
cette race de fer
de la couleur des montagnes
regarde la fumée qui s'élève
comme les cheveux raides
à travers l'air raréfié et envahi
des yeux obliques des nomades

comme une drogue m'attend
évanescence son aura
comme un rat j'entre
dans ta chair verte

ce jour-ci
est comme une chemise propre
pour mes amis
de tous les jours

à Franeker sous le ciel bas
j'ai laissé un dessin au sujet de K.
questionné sur sa signification j'ai répondu
que dans le pays d'où je viens
entre la vie et la pensée le long
de leurs parois se traîne la poésie
comme un animal de bois
la compréhension du chemin se trouve dans le dessin
dont je n'ai rien dit et que j'ai répété
chaque jour. la monotonie a fait de moi un cas
le cas a été pris en charge par Mme Apelmelk

je suis rentré en bus.
la mer semblait inchangée.

j'ai les pieds dans l'eau verte et je prononce
de longs mots sur la vie. j'ai été parfois sévère
et même injuste mais comment te dire que ma souffrance
n'a été dépassée que par la tienne inouïe
dans le camp de la poésie.
béni soit ce camp avec ses détenus qui veillent sur la folie de leur choix.
Ô ma fille aimée ainsi que sont aimés les habits noirs
et longs dans lesquels je dépéris pour seulement quelques mots
hais-moi car ta haine engendre une poésie comme une plage
sur laquelle je vais dessiner l'histoire des débris
que le Rhin transporte fièrement comme s'ils étaient des drapeaux
que l'Ébranleur ne veut pas voir.

sur ta chaise de petite fille
est assis l'insecte parfait
comme tout animal de l'amour
à table sont assis les grands poètes
de l'échec.
l'air mutilé de leur souffle
se fige
comme la forêt allemande
d'un vieux conte de fée

quand la neige comme un échiquier
couvre les tempes brunes du parc
aux arbres joyeux
le brouillard des instincts descend
comme les animaux fous la nuit vers le bord de la mer.
ce qui semble être déjà commencé n'est qu'une forme
supérieure de la fin peut-être même
d'un intérieur comme une ruche cosmique
voir des points brûlés sur la voûte céleste et rouges
comme le lien de sang avec la maladie mortellement précise
voir la calotte de glace du cerveau
comme un nord soustrait au soleil
quelle vie quelle faïence pour nos chers morts
ma fille d'au-delà les montagnes
sur la plaine de sable dans la province d'en bas
des insectes aux longues jambes attaquent mon oreille.

ce qui restait encore du vieillard
me rompait les reins
si vous m'aviez vu le matin me promener
avec lui sur mes bras dans la cour
de l'hôpital jusqu'à maigrir comme un adolescent
c'est pendant ce temps-là que j'ai acquis
un profond respect pour la vie virile.

je me promène à travers les chambres noires de la poésie
je te tiens par la main et je murmure à ton oreille
nous atteindrons la chambre où je devrais te quitter
le temps que je fume une cigarette
le temps d'écrire un poème étranger à la poésie
le temps de m'arracher le genou de boire l'eau de ton baptême
de dire à l'Ébranleur
que là parmi les restes humains j'ai passé
ma jeunesse d'homme qui a vu
les draps propres de sa propre femme ;
nous y voilà
je me penche soucieux boire ta respiration
tu es jeune et tu dors avec du sang sur toi
la poésie déchire ta peau, elle atteint de son métal
les murs de la maison parentale
c'est à cela que je pense quand je cherche dans les ordures
des soies et des dentelles noires pour tes cuisses
de future femme

tu comprends, tu es la fille d'un homme capable
d'acquérir son infirmité pour un prix
que seulement le Sauveur a pu payer
sur le sable les yeux dans l'eau. en pleine convulsion.

je fume et je regarde par la fenêtre. hello, K.,
viens me voir ce soir
je suis seul j'habite ma maladie le temps passe
je dors sur du bois traversé par du bois et la compréhension
descend sur tes mains comme Yan-Tze descendant de ses montagnes.
l'empereur de l'empire des mots joue de l'accordéon
on va essayer de parler davantage de toi et moi
je fume de la marijuana et je regarde par la fenêtre
hello, U., viens me voir cette nuit.
je suis seul la poésie est morte depuis longtemps en même temps
que le maître du cheval
on va essayer si le temps nous permet non pas la résistance de l'oreille
mais la résistance du métal devant le sang
comme deux grands

les penseurs saluent la distance
entre les chevilles et les cheveux
les nomades se laissent couper avec des lames fines
les animaux refusent l'arrivée de l'hiver
le poète avance à reculons
halte-là.
la vie.

regarde passer les danseurs
dans les habits préclassiques
du sang
et écoute leur chant
qui raconte comment sur la Mer du Nord
les mots perdent leur sexe.
à F. je me suis branlé
en fixant dans les yeux l'Ébranleur.
c'est comme ça le jeu de billard.

dans le parc de F. couché dans l'herbe
je pense au soleil rouge à toi
comment parfois tu touches ta chair
avec une volupté de samaritaine
le son qui sort du mur et l'odeur de ton sexe
assoit sur mon front avec douceur
la poésie dans la maison que j'ai construite
de mes mains, il y avait comme une symphonie cette nuit-là.

je me suis donné de la peine pour te voir danser
mais j'ai compris que la nuit n'est pas
assez longue pour toi
en hiver peut-être il neigera beaucoup
et nous boirons du thé brûlant au bord
du champ là où se trouve ma maison
j'y suis seul je fume et j'écris de longs mots
en allemand au sujet d'un conte que j'ai entendu
il y a longtemps.
H. est mort. T. est mort. J. est mort. C. est mort
K. est mort. ma fille est morte.
reste la folie de l'animal qui traîne à travers
des forêts sans fin
des traces de sang profondes
toute la vie comme une étrange image de la poésie.